

L'homo durabilis

Mondialisation et gestion de la catastrophe

Bernard DELOBELLE ¹

« There is still time to avoid the worst impacts of climate change, if we take strong action now. »
Nicholas Stern²

Avec la crise écologique nous voyons l'apparition de l'homme durable, *homo durabilis*. Cousin moderne du roi Midas, celui-ci aurait la capacité de changer en durable tout ce qu'il touche. S'il se vérifiait qu'*homo durabilis* puisse nous faire sortir de la société de l'hyperconsommation et de l'hyper productivisme donc de l'hyper pollution, ce pourrait être une très bonne nouvelle. Or, il semble bien qu'*homo durabilis*, sous ses beaux atours, ne fait qu'emboîter le pas à *homo æconomicus*.

Lorsque le court-termisme de la gestion des crises a pour vocation de cacher les catastrophes à venir, nous pouvons craindre le pire. Si nous prenons l'exemple de la voiture propre, l'argument marketing du durable revient de plus en plus à nous vendre la « crasse propre » chère au sketch de Coluche. Tout nous porte à croire qu'*homo durabilis* permettra de tout changer sans rien changer et ne sera qu'un *continuum* de notre *homo æconomicus*. Il ouvrira simplement une nouvelle perspective au capitalisme dans une nouvelle reconfiguration esthétique. En passant pour être éthique, l'*homo habilis* épouse un concept aussi vide que flamboyant. L'hybridation est déjà prête sous le nom d'« éconologie », l'économie digérant l'écologie. En réalité, la « révolution éconologique » sera essentiellement communicationnelle : « croissance verte », « capitalisme durable », « marché vert », etc. Cette révolution sera aussi pour le capitalisme une nouvelle virginité.

¹ Doctorant Science de l'éducation (Laboratoire EXPERICE). Membre fondateur du GRECIM (Groupe de Recherche pour une Ecologie Critique et Imaginante).

² « Il est encore temps d'éviter les pires effets du changement climatique, si nous agissons énergiquement maintenant. » – Stern Review, The Economics of Climate Change, http://www.hm-treasury.gov.uk/d/Summary_of_Conclusions.pdf p.1. Rapport Stern publié le 30 octobre 2006, page relevée le 12/04/2009.

Les formules ne manquent pas : l'écologie serait « une chance » pour l'économie. Le « Vive la crise ! » peut donc revenir en toute crédibilité, laissant la peur des catastrophes au musée des antiquités. Au dehors, les prophètes de malheur. A ceux-ci, nous rappellerons les effets positifs de la tempête de 1999 qui a fait monter notre taux de croissance. D'autre part, nous aurons la chance à l'avenir, pour enfouir le CO₂, de réutiliser les anciennes mines désaffectées. Dans ce vent d'optimisme « éconologique », il serait tout à fait incongru de nous rappeler la phrase d'Horkheimer :

« Dans le fascisme moderne, la rationalité a atteint un point auquel elle ne se satisfait plus désormais de réprimer purement et simplement la nature. La rationalité exploite maintenant la nature en intégrant à son propre système les forces potentielles de rébellion de cette même nature ».³

Certains osent l'idée que la modernité contient en soi une forme subtile de totalitarisme. Un totalitarisme qui supposerait que le temps et l'Histoire ont accompli leur tâche. Le passé n'aurait plus de leçon à nous donner et le futur pourrait bien n'être que la seule poursuite du présent. Dans la modernité auto-satisfaite et close sur elle-même, il ne peut plus parler de projet mais seulement d'innovations. La modernité ne peut que signifier la fin de l'Histoire. En cela F. Fukuyama énonce une logique implacable. Être moderne, c'est admettre la fin de l'histoire et réaliser la prophétie : « Vous serez comme des dieux ». L'*homo durabilis* s'inscrit dans un temps fermé et linéaire qui ne peut conduire qu'à un court circuit. Le développement durable formule ainsi un oxymore bien embarrassant puisque qu'un développement sans fin évoquerait plutôt le mythe de Sisyphe que celui d'un homme dont les ailes se trouveraient déployées.

L'idéologie du développement durable est donc sur le fond un phénomène postmoderne de type purement communicationnel. L'oxymore permet cette communication sans réponse de la part de l'Autre. Voyons-en ce qu'écrit Bernard Lahire :

« Oxymores : ces couples de mots ayant des sens opposés qui permettent de dire à la fois une chose et son contraire en se mettant, si besoin, en position de pouvoir répondre à tous les camps théoriques à la fois sans rien asserter de plus que chacun d'entre eux pris séparément (...) .Le gain discursif et rhétorique est fort mais le gain de connaissance de la réalité empirique particulièrement faible ».⁴

Revenons à la vision d'Horkheimer où le développement durable s'inscrit dans sa volonté de puissance avec la « croissance verte ». Il montre que le capitalisme entend s'arranger des catastrophes et en tirer parti. Il a la prescience de ce qu'une « gestion » des catastrophes peut apporter comme autre catastrophe. Il voit ainsi une économie relancée par la réparation et le réaménagement de la planète à la suite des destructions. Il ne s'agit pas de faire une pause, un moratoire ou plus simplement de ménager la planète et de laisser la nature se ressourcer mais, dans une volonté de puissance, de « reconfigurer » la planète dans une perspective « éconologique ». Cette utopie permettrait de créer un nouveau capitalisme que nous pourrions qualifier de « post-humaniste ». L'économie-écologie aux mains des experts pourrait s'arroger une nouvelle virginité et renouveler le rêve anthropocentrique. Mais, cette fois-ci, les décideurs seraient à la fois maîtres de l'économie et de l'écologie. Ils seraient « comme les dieux », les reconfigurateurs du monde.

³ Max Horkheimer (1974) *L'Eclipse de la raison*. Paris : Payot

⁴ Bernard LAHIRE cité par Jean-Claude Kaufmann (2004) in *Ego. Pour une sociologie de l'individu*. Paris : Hachette Littérature, coll. Pluriel, p.135.

S'ils ont rêvé des possibilités du capitalisme à se moduler et à se reformer, les écologistes ne se doutent peut-être pas de ce qui sortira du développement durable. N'est-il pas tentant de s'accrocher aux wagons du développement durable lorsque celui-ci rayonne de manière toute positive ? Il permet de tourner le dos à l'épouvantail de la décroissance qui serait une régression et à un retour au passé de nos ancêtres. De fait, si la phrase de Nicholas Stern, citée plus haut, est réaliste, la recommandation qu'il préconise se réduit à fixer une valeur et un prix à la nature. Cette recommandation formule bien les principes de l'écologie : la marchandisation du monde réconciliée à l'écologie.

Nous savons que cette évaluation de la nature par un prix s'inscrit dans une représentation du monde, celle que l'Occident s'est forgée au cours des siècles avec la technique vue comme un en-soi libérateur. Celle-ci s'accompagne de la perte progressive du *mana* qui nous liait à un monde encore baigné par le sacré, celui dont nous tirons nos origines les plus mystérieuses - la *Phusis* -. Ce monde que nous avons inventé - lorsque notre Occident se trouvait encore « orienté » et relié au *muthos* - était un monde habité par les dieux. Ceux-ci se sont sauvés et leurs voix ont été définitivement couvertes par les assauts de la technique, présentée comme volonté et puissance de l'homme. Projet de domination de l'homme sur le réel, la technique est devenu moyen et le « moyen », comme idéologie prométhéenne, s'est emparé du monde. Ce n'est pas pur hasard que « moyen » résume notre homme occidental et ait pris plusieurs sens.

« (...) ils ne considèrent plus tous les êtres de la nature que comme des moyens à leur usage (...) »⁵

Ce passage n'est pas de Marx mais de Spinoza et pourrait parfaitement définir ce qu'est l'aliénation : prendre les choses comme des moyens, prendre les moyens comme des choses. Ce qui sensiblement est la définition de la perversion: prendre l'autre pour son usage propre. Cette définition donne un nouveau sens à ce que l'on appelle « les ressources humaines ». Nous nous donnons des fins et des objectifs qui ignorent ou oublient que cet autre est sacré. E. Levinas nous rappelle ici à notre humanité qui ne signifie pas autre chose que notre capacité à « faire du sacré ». Lorsque nous instituons l'autre comme sacré nous pouvons créer un monde et habiter.

Dans la nature, est sacré ce qui existe et s'affirme comme existant. Le désenchantement du monde, comme dénégation du sacré, est venu avec l'apparition de l'économie comme discipline séparée et autonome. En devenant un moyen et non un souci (la bonne tenue de la maison- *oikos nomia*), l'économie s'est imposée telle une science et un ordre naturels de telle sorte qu'elle dirige nos pensées, nos façons d'être et l'ensemble de nos projets. Cette perte du sacré est un abandon du poïétique au profit de la *factory*. Le poète est celui qui nous institue et nous restitue dans une polyphonie de l'univers, des dieux et des hommes.

Cette sortie du poïétique a été inaugurée notamment et durablement avec le christianisme, grande religion de sortie du sacré. Avec l'idéologie centralisatrice et purificatrice de l'un (l'unair), le monothéisme associé à son corollaire universel, la multitude et la singularité (les dieux) ont été chassées par un dieu souverain, pure idéalité lointaine et inaccessible qui a confié le monde à des contremaitres. Si nous nous penchons sur la parabole des talents, nous constaterons cette disparition du sacré, du poïétique au profit du fétichisme de la valeur et de la monnaie.

⁵ Baruch Spinoza, Ethique, 1 - Appendice p.25/29.

"Malheureux serviteur, et hésitant!

Tu savais que je moissonne où je n'ai pas semé, que je rassemble où je n'ai pas dispersé.
Tu devais donc placer mon argent chez les banquiers, et, à ma venue, j'aurais retrouvé ce
qui est mien, avec un intérêt."

"Prenez-lui donc le talent et donnez à celui qui a dix talents.

Car: à tout homme qui a, il sera donné, et il aura du surplus.

Mais à qui n'a point, même ce qu'il a lui sera pris.

Et le serviteur inutilisable, lancez-le dehors dans la ténèbre extérieure.

Là sera le pleur, le grincement de dents."⁶

Inspirée fortement par cette parabole qu'elle citait à tous propos, Margaret Thatcher, protestante méthodiste, aimait souligner que... « L'économie, c'est la méthode, l'objectif, c'est changer l'âme »⁷.

À propos d'*Ethique protestante et Esprit du capitalisme*, Max Weber n'aurait pas souhaité meilleure illustration. La mondialisation serait donc la perfection du Grand-Œuvre de l'homme mais d'un homme déchu du paradis perdu. J.-L. Nancy nous invite à penser qu'il n'y aurait donc de mondialisation qu'en passant par le processus de « mondanisation », ce qui est déjà fortement évoqué par M. Heidegger. L'homme mondain est celui qui a refoulé le sacré, a le mépris de son origine en tant qu'*homo-humus*. L'homme mondain et mondanisé serait celui qui est passé victorieusement de la sauvagerie à la barbarie puis de la barbarie à la modernité. Voltaire montre ce passage dans son poème.

« Il leur manquait l'industrie et l'aisance :
Est-ce vertu ? C'était pure ignorance. (...)
Où vos Crétois, tristement vertueux,
Pauvres d'effet, et riches d'abstinence, (...)
Et vous, jardin de ce premier bonhomme,
Jardin fameux par le diable et la pomme,
(...) Le paradis terrestre est où je suis. »⁸

L'homme mondain, en soulignant qu'il n'y a de paradis que là où il est justifié la volonté de puissance par l'évolutionnisme et la fin de l'Histoire, se prenant lui-même comme la fin et le couronnement de la nature. Satisfait de lui-même dans son égologie, il montre tout son mépris pour ceux venant du (dé) passé - « ces pauvres Crétois » - et son désintérêt pour un futur qui différerait de la continuité du présent.

Il est aussi satisfait que possible de cette mondialisation comme aboutissement de sa propre image.

« C'est l'homme qui fait l'unité du monde, mais l'homme est répandu partout.
Les hommes ne peuvent rien voir autour d'eux qui ne soit leur visage,
Tout leur parle d'eux-mêmes. »⁹

Ce processus de dépoétisation jouissive du monde (la désublimation du sacré dans la consommation-consumation du monde) à travers l'universalisme est illustré dans le Manifeste pour les produits de haute nécessité.¹⁰ E. Glissant nous montre l'importance d'instituer une

⁶ Les Talents (Matthieu, 25, 14-30).

⁷ Jean-Louis Thiériot, *Margaret Thatcher /De l'épicerie à la Chambre des Lords*, Editions de Fallois, 2007.

⁸ Voltaire, « Le Mondain ». Document conservé dans les papiers de Voltaire.

<http://www.academon.fr/Commentaire-Compos%C3%A9-Le-Mondain-de-Voltaire/978> site web le 24/02/2009.

⁹ Guy Debord, *Sur le passage de quelques personnages...* Cité par Frédéric Neyrat dans *L'Indemne. Heidegger et la destruction du monde*. p.65.

¹⁰ Ernest Breleur, Patrick Chamoiseau, Serge Domi, Gérard Delver, Edouard Glissant, Guillaume Pigéard de Gurbert, Olivier Portecop, Olivier Pulvar, Jean-Claude William, voir le Manifeste sur le Web :

philosophie de la relation dénuée de moralisme, d'universalisme et de transcendance. L'écologie, comme « science des relations » pourrait parfaitement faire corps avec celle-ci.

Il ne s'agit plus d'opposer le prosaïque au poétique mais de faire converser les deux dans un retour aux choses. Ces choses du sacré et du poétique reliées et enracinées se trouvent prisonnières du système des objets évoqué par J. Baudrillard. L'homme ne se réduit pas à la parure de ses feuilles : il est aussi tronc et racines. Il nous faut de toute urgence faire retour à nous-mêmes (ce tronc et ces racines dans la terre et l'humus) et rompre avec la fuite en avant de l'économie. Ne soyons pas dans cette séduction des apparences lorsque cette économie revêt un nouvel appareil, rouge, bureaucratique, vert écolo, durable, équitable, micro-créditable. Il s'agit toujours du masquage de l'immoralité de la valeur-prix donnée à la nature, aux ressources dans leur privatisation et leur marchandisation. L'on s'efforce évidemment nous faire croire qu'il n'y a pas d'autre route.

« Cela ne peut signifier qu'une chose :
non pas qu'il n'y a pas de route pour en sortir,
mais que l'heure est venue d'abandonner toutes les vieilles routes. »¹¹

L'économie et la mondialisation font figure aujourd'hui d'allants-de-soi. Malgré tous ses défauts de jeunesse, la mondialisation verte serait la solution. Il suffirait de moraliser le Marché, de corriger le capitalisme comme s'efforcent de nous le faire croire les décideurs, qu'ils soient du gouvernement ou dans l'opposition. Nous devrions accepter avec ravissement le pack « le Marché enorgueilli du supplément d'âme des droits de l'homme », le tout, contenu et emballage, nous laissant croire que cela fera un monde. La nature de la catastrophe climatique nous rappelle cependant à l'ordre. Le temps court qui nous reste pour opérer la décarbonation la planète¹² est compté à une dizaine d'années et devrait nous inciter à revoir notre copie, à chercher d'autres voies de passage et à instituer un nouvel imaginaire. E. Morin nous incite ainsi à mettre en œuvre un nouveau paradigme, une nouvelle métamorphose. Il nous faut étudier en quoi l'homme peut se déployer en dehors du développement et envisager de la sorte l'assomption d'un *homo nequentropicus*.

Un regard critique ne peut voir en *l'homo durabilis* qu'un ersatz - un *continuum* - de *l'homo œconomicus*. Il s'agit ici d'une résistance à toute idée de changement paradigmatique et une stratégie des plus habiles pour gagner du temps et préserver le pouvoir hégémonique de la marchandise. Artifice marketing, le développement durable fait écran à l'écologie et flatte ce qui réside au fond de l'homme comme déni de la mort et forclusion de la finitude. " Nous avons des problèmes d'immortels, alors qu'on ne pense jamais qu'on est "mortels" disait J. Brel. Les adeptes « pro-durables » se trouvent de fait - sans le savoir - inscrits un post-humanisme métaphysique. Il s'agit d'accéder à l'éternité par le durable. Il nous faut selon cette idéologie prométhéenne viser la le rêve de la maîtrise du temps. Le mantra « durable » récité chaque jour plusieurs fois est un rite incantatoire qui devrait nous libérer de l'angoisse de la catastrophe à venir et nous faire la promesse de tout changer pour ne rien changer. Les

<http://philosophie.blogs.liberation.fr/noudeimann/2009/02/manifeste-pour.html> relevé le 11/04/2009

¹¹ Aimé Césaire, Lettre à Maurice Thorez. Cité dans le Manifeste pour les produits de haute nécessité.

¹² Le GIEC (Groupe intergouvernemental pour l'étude du climat, sous l'égide de l'ONU) nous invite à ne pas dépasser un réchauffement climatique de 2°C afin d'éviter le basculement irréversible vers un monde qui sera alors de plus en plus inhabitable, irrespirable et conflictuel pour les populations. Nous n'avons qu'une quinzaine d'années pour nous contraindre à passer sous ces 2°C.

nanotechnologies, le cognitivisme, le biologisme et le comportementalisme pourraient nous proposer une telle formule : un monde où la nature serait reconfigurée comme un moyen. Avec cette conséquence de configurer l'homme comme moyen. Ce qui est déjà commencé au nom du « progrès » médical et la médicalisation de la société.

En attendant ce « meilleur des mondes », le « Salon du développement durable » nous est aujourd'hui proposé comme l'était naguère le « Salon du Confort Ménager ». Certes, il est bien humain que nombre d'écologistes ne voient pas de mal à célébrer cette nouvelle idéologie d'*homo durabilis*. Le durable surfe en effet sur nos justes préoccupations qui sont celles de prendre soin du monde. Si pour certains experts autoproclamés de l'écologie, le développement durable et sa gestion des catastrophes promettent avenir et carrière, il en est d'entre tous qui voient dans le durable la promesse sincère d'une évolution et non la politique gestionnaire d'un capitalisme rénové. Une écologie critique est donc aujourd'hui plus que nécessaire si pour autant nous doterons celle-ci d'une ré-institution de l'imaginaire. R. Dumont, C. Castoriadis et A. Gorz ont semble-t-il eu « trop tôt » raison mais c'est de leur parole prophétique que nous pouvons lancer aujourd'hui un appel pour un nouveau paradigme et une nouvelle utopie. L'utopie ou la mort est l'expression la plus actuelle.

Références bibliographiques :

- BAUDRILLARD Jean (1968) *Le système des objets*. Paris : Denoël
- CASTORIADIS Cornelius (1996) *La Montée de l'insignifiance* (Les carrefours du labyrinthe IV). Paris : Seuil
- CESAIRE Aimé (2004) *Discours sur le colonialisme*. Suivi de *Discours sur la Négritude*. Paris : Présence africaine
- DUPUY Jean-Pierre (2009) *La marque du sacré : essai sur une dénégation*. Paris : Carnets Nord
- ENRIQUEZ Eugène, HAROCHE Claudine, SPURK Jan (sous la direction) (2006) *Désir de penser, peur de penser*. Lyon : Parangon, coll. Situations& critiques
- FREUD Sigmund (1915) *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*
Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html
- GORZ André (2008) *Ecologica*. Paris : Galilée
- GRAS Alain (1979) *Sociologie des ruptures : les pièges du temps en sciences sociales*. Paris : PUF
- HEIDEGGER Martin (2006) *La dévastation et l'attente. Entretien sur un chemin de campagne*. Paris : Gallimard, coll. L'Infini
- HORKHEIMER Max (1974) *L'Eclipse de la raison*. Paris : Payot
- NANCY Jean-Luc (2002) *La création du monde ou la mondialisation*. Paris : Galilée
- NEYRAT Frédéric (2008) *L'Indemne. Heidegger et la destruction du monde*. Paris : Sens&Tonka